

## LES DESTINS CROISÉS DE SWANN ET DE BLOCH

On le sait, le narrateur d'*À la recherche du temps perdu* n'est pas juif. Il n'est pas homosexuel non plus. Il est neutre. Même lorsqu'il évoque l'affaire Dreyfus, il ne se départit pas de sa neutralité. Si l'on en vient à parler de l'Affaire en sa présence, il se détourne, ou s'efforce de faire dévier la conversation, au contraire de ce que fut l'attitude de Marcel Proust qui s'engagea résolument, au risque de compromettre certaines de ses amitiés mondaines. Prudence, voire lâcheté de la part du narrateur ? C'est plus subtil : il fallait à Proust cette neutralité affichée pour son protagoniste afin de développer des propos clairs et que le rapport à l'autre sexe ou au même, le rapport à la judéité, le philo ou l'antisémitisme fussent des révélateurs, au sens chimique du terme, du caractère de chacun.

### Deux figures juives antithétiques

Les deux personnages juifs de la *Recherche*, à savoir Charles Swann et Albert Bloch, apparaissent du début à la fin de l'œuvre. Ce sont des personnages centraux. Leurs destins respectifs, s'agissant de leur appartenance juive, décrivent une trajectoire singulière et opposée. Le premier, Swann, est converti. Ce sont du reste ses parents, voire ses grands-parents, qui déjà le furent. Pourtant, à la faveur de l'affaire Dreyfus, mais aussi de la maladie, de la vieillesse, Swann, comme l'écrit Proust, « rentr[e] au bercail religieux de ses pères ». Il redevient juif. Bloch, pour sa part, décrit le parcours inverse. Lui qui est tout au long de la *Recherche* le type même du juif, sinon sa caricature, pris dans un discours frisant les poncifs de l'antisémitisme où même Edouard Drumont se reconnaîtrait, il n'aura de cesse de se déprendre de son identité, à commencer par son nom. Swann et Bloch incarnent le couple antithétique de l'assimilation et de la désassimilation - destins croisés, donc, qui dessinent un chiasme identitaire.

### Swann

Au moment où nous le rencontrons dans le roman, Swann n'est *presque* plus juif. Sa judéité est *quasi* révolue. Mais subsistent chez lui des traces résiduelles de judéité, parfois latentes et infinitésimales, parfois au contraire manifestes. Dans ce dernier cas, son comportement se fait grossier. Être juif, alors, c'est comme une maladie mal soignée parce qu'incurable. Cette « maladie » connaît des rémissions, parfois prolongées, mais les symptômes ressurgissent tôt ou tard, refont surface, comme le retour du refoulé.

Swann aura passé sa vie à se soigner, souvent avec succès. Son accession à l'aristocratique Jockey Club, dont il est si fier, pouvait être un remède définitif, et l'a été en effet pendant des années. Mais il tombe vraiment malade, et définitivement. Alors, curieusement, il redevient juif. Mais même dans le cours prestigieux de sa vie mondaine, des traits juifs apparaissent en certaines circonstances. Car Swann est multiple. Il y a plusieurs Swann, comme il y a plusieurs personnages dans chaque personnage de la *Recherche*, successifs et simultanés. Il y a chez lui le mufle et le clubman raffiné. On peut assez facilement repérer ces traits, dont tour à tour chacun vient prendre la place de l'autre. Cette oscillation est liée chez lui au statut lui-même fluctuant de son appartenance. Plus il est à la fois snob, naïf et socialement mal dégrossi, semblable alors à Bloch ; moins il est juif, plus il est fin, c'est-à-dire simple (la simplicité chez Proust est une vertu princière). La dernière phrase, si célèbre, d'*Un amour de Swann* - « Dire

que j'ai gâché des années de ma vie [...] pour une femme qui ne me plaisait pas, qui n'était pas mon genre ! » - est une des occurrences de ce que Proust nomme une « muflerie intermittente ». Son manque de finesse se manifeste aussi quand il se risque à un trait d'humour, un *witz* Proust n'emploie pas le terme « *witz* » mais, curieusement, la formule « gaieté juive » et commente : « La gaieté juive était moins fine chez Swann que les plaisanteries de l'homme du monde. » On ne saurait en même temps être juif et homme du monde.

Swann s'est assimilé par le haut, en côtoyant les Guermantes, jusque dans sa façon de parler : « [...] c'étaient les mêmes phrases, dit Proust, les mêmes inflexions, le tour de la coterie Guermantes. » Ce n'est pas l'argent qui l'a hissé à cette hauteur. La fortune dont dispose un juif ne le rend prestigieux qu'aux seuls yeux des autres juifs. Un équivalent romanesque des Rothschild, dans la *Recherche*, qui s'appelle Sir Rufus Israels, d'ailleurs apparenté à Swann (Lady Israels est la tante de Swann), est tenu par les Bloch père et fils pour un personnage quasi royal, alors que, pour les Guermantes, c'est « un étranger parvenu, toléré par le monde, et de l'amitié de qui on n'eût pas eu l'idée de s'enorgueillir [...] ». Un juif fortuné et même anobli est toujours un parvenu.

Le modèle du personnage de Swann est un homme du monde qui s'appelait Charles Haas, dont le père est né dans la *Judengasse* (le ghetto) de Francfort-sur-le-Main. Du trop germanique Haas, Proust fait le très britannique Swann. Il britannique Haas pour le dégermaniser, c'est-à-dire le déjudaïser, et le franciser. Ce qui est apparemment paradoxal.

Mais il ne fallait pas que la francisation fût trop directe. Passer par l'anglais était une solution élégante, sur le double plan identitaire et esthétique : ne pas masquer l'étrangeté de la personne mais la déplacer d'un espace péjoratif à une aire non seulement acceptable mais prestigieuse, la Grande-Bretagne.

Parmi les échelons sociaux, si présents dans la *Recherche*, Sir et Lady Israels constituent des marqueurs importants. Après la mort de Swann, Gilberte, devenue une Guermantes par son mariage avec Saint-Loup, rejette la judéité de son père (et même le nom du père, s'obstinant à l'appeler « Svann » plutôt que « Souann »). Elle prétendra, du même geste, ne pas connaître Lady Israels.

Lorsque le très militant Bloch le sollicite, Swann refuse de donner son nom pour la pétition en faveur de Picquart. Pourtant, Swann est dreyfusard. « Je voudrais bien vivre assez, dit-il, pour voir Dreyfus réhabilité et Picquart colonel. » Proust avance deux raisons qui expliquent cette réticence. La première : Swann trouve son nom « trop hébraïque pour ne pas faire mauvais effet ». Or, le nom de Swann n'est en rien « hébraïque » : il n'est même pas allemand, il est anglais. La seconde est plus plausible : il ne veut « être mêlé en rien à la campagne antimilitariste ». Cette façon de ne pas apporter de l'eau au moulin des antisémites est significative des israélites de ce temps.

Swann, sur le tard, deviendra donc le juif qu'il n'a pourtant jamais été. Proust le dit à son propos : étaient restés chez lui deux traits juifs « dans la coulisse, afin de faire leur entrée à une heure donnée de [sa] vie, comme dans une pièce, un mufler et un prophète ». Il rentre « au bercail religieux de ses pères », écrit Proust. Formule au demeurant impropre et abusive. Ce retour n'a rien de religieux — les obsèques de Swann auront lieu dans l'église de Combray.

Il repose sur trois paramètres que Proust nous livre : « la maladie mortelle, l'affaire Dreyfus, la propagande antisémite ». En somme, Swann redevient juif parce que les autres l'y contraignent. C'est bien le juif inauthentique analysé par Jean-Paul Sartre dans *Réflexions sur la question juive* (1946) qui prévaut ici : l'identité du juif inauthentique se forge par le regard de l'autre, c'est-à-dire de l'antisémite.

Il y a cependant une parenté - à tout le moins symbolique - entre Swann et le prophète juif par excellence, Moïse. Pour deux raisons. D'abord, Swann tombe amoureux d'Odette quand celle-ci lui rappelle la figure de Zéphora (Séphora), fille de Jethro, telle qu'elle apparaît dans la fresque de Sandro Botticelli, cette même Zéphora que Moïse rencontre au bord d'un puits (Exode II). Puis, plus important encore, Moïse n'entrera pas dans Canaan, de même que Swann restera tout le temps un « célibataire de l'art », sans œuvre littéraire, terre promise pour Proust.

### **Bloch**

Bloch est l'inverse symétrique de Swann. Sa judéité est très marquée, exhibée, qu'il le veuille ou non. On a pu dire de lui qu'il était « le juif que Proust n'aurait pas voulu être ». Il a tous les traits d'un juif caricatural, en qui viendraient s'abîmer tous les aspects négatifs des autres juifs. Il apparaît comme un « Oriental ». Avec sa barbe et ses cheveux crépus et noirs, son nez très busqué, Swann remarque aussitôt en Bloch sa ressemblance avec Mehmet II peint par Gentile Bellini. Bloch porte son gant, écrit Proust, comme « un rouleau de papyrus à la main ». On le voit entrer dans un salon (et l'on songe irrésistiblement à la silhouette de Groucho Marx), « comme s'il sortait du fond du désert, le corps penché comme une hyène, la nuque obliquement inclinée et se répandant en grands "salams" [...] ». Il n'appartient pas à ce qu'on appelle le monde. Il est à la fois étrange et savoureux à regarder, mais tout dépend de qui regarde. Albertine ressent aussitôt à son égard une répulsion physique, d'ordre clairement antisémite. Quand, plus tard, elle apprend son nom, elle lâche : « Je l'aurais parié que c'était un youpin. » Dans d'autres cas, Bloch provoque au contraire l'attirance qu'induit la fascination d'un exotisme à connotation érotique. C'est le cas de Charlus qui félicite le narrateur d'avoir parmi ses amis « quelques étrangers ». Ce dernier lui répond alors que Bloch est français. Étonnement (feint) du baron : « Ah ! (...) j'avais cru qu'il était juif. »

Ce personnage exotique est surtout un gaffeur. Proust le dit avec ironie : « (...) une "gaffe" était bien loin de paraître à Bloch chose à éviter. » Il se fait exclure de chez les parents du narrateur en déclarant que la grand-tante avait été notoirement entretenue. Il traite quelqu'un d'« excellent fantoche » en passant près de Saint-Loup, en ignorant qu'il s'agit précisément de son oncle. Il renverse un vase plein d'eau dans le salon de Mme de Villeparisis et y va alors d'une insolence involontaire pour masquer sa gaucherie : « Cela ne présente aucune importance, dit-il, car je ne suis pas mouillé. »

Ou bien, toujours chez Mme de Villeparisis, on lui présente Mme Alphonse de Rothschild, dont il n'entend pas le nom, puis l'apprenant, mais trop tard, il lance tout haut : « Si j'avais su ! » Cette maladresse, ces gaffes, cette absence de tact révèlent l'écart entre la bienséance française et une certaine « façon juive » de se conduire. Autre trait : Bloch est un intellectuel. Agrégé, auteur d'une thèse sur Philippe II d'Espagne, c'est un érudit qui affecte un langage recherché. Il ne parle le plus souvent qu'au moyen de phrases extraites d'Homère qu'il connaît par cœur.

Il s'exprime par citations. Certes, cette façon de faire signale sa culture, mais aussi l'incertitude de l'origine identitaire de sa parole. C'est lui surtout qui initie le narrateur en matière de littérature et d'amour. Pour la littérature, il lui fait découvrir Bergotte et l'encourage à devenir écrivain. Pour l'amour, il est le premier à lui parler des femmes et de leurs désirs, et c'est lui qui le conduit pour la première fois dans une maison de passe « d'un rang inférieur », où la patronne, comme par hasard, lui recommande une certaine Rachel en lui disant : « Pensez donc, mon petit, une juive, il me semble que ça doit être affolant ! » Le narrateur la nommera aussitôt « Rachel quand du Seigneur » d'après le livret d'Eugène Scribe pour l'opéra de Fromental Halévy *La Juive* (créé en 1835).

Bloch a une conscience aiguë de sa judéité et d'être perçu comme un étranger. Il tente de masquer ce sentiment en créant une diversion, en se comportant et en s'exprimant de façon outrancière et artificielle. Ce qui est surtout masqué, c'est sa souffrance. Ainsi, vexé d'ignorer la prononciation anglaise d'un mot, il réplique à son habitude et contre l'évidence que cela n'a aucune importance. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Bloch est fâché avec l'anglais, contrairement à Swann, qui est précisément et paradoxalement francisé par le détour de son patronyme britannique.

### **La famille, la tribu**

Autre aspect du personnage : sa parentèle. Bloch est un ghetto ambulante, une tribu. En quoi aussi il s'oppose à Swann, qui est un homme seul. Bloch, comme Swann, a quitté le ghetto judéo-allemand, la *Judengasse*, d'où il vient, mais l'a emporté avec lui, sous la forme d'une famille encombrante, tonitruante, vulgaire, extrêmement soudée et solidaire, pleine de connivences. Ce ghetto familialiste, on le rencontre essentiellement dans ce lieu de villégiature estivale qu'est Balbec. Bloch n'y est jamais seul, mais avec son père, avec son oncle, Nissim Bernard (Proust, significativement, n'écrit jamais M. Bernard mais toujours Nissim Bernard), avec ses sœurs et ses cousines, très effrontées, affichant non seulement leurs mauvaises manières mais aussi leurs goûts sexuels. Une « colonie juive » - l'expression est de Proust.

« Toujours ensemble, sans mélange d'aucun autre élément, quand les cousines et les oncles de Bloch, ou leurs coreligionnaires mâles ou femelles se rendaient au casino, (...) ils formaient un cortège homogène en soi et entièrement dissemblable des gens qui les regardaient passer [...]. » Et Proust écrit ailleurs : « De sorte qu'il est probable que ce milieu devait renfermer comme tout autre, peut-être plus que tout autre, beaucoup d'agrément, de qualités et de vertus. Mais pour les éprouver, il eût fallu y pénétrer. Or, il ne plaisait pas, le sentait, voyait là la preuve d'un antisémitisme contre lequel il faisait front [...] »

Les sœurs de Bloch, en particulier, sont toujours évoquées en termes péjoratifs. Bruyantes, impudentes, elles attirent le mépris (antisémite) des jeunes filles en fleurs de la côte normande, dont Albertine (qui, en réalité, n'a d'yeux que pour elles). « On ne me permet pas, dit-elle, de jouer avec des israélites. » Avec leur cousine Esther Lévy, elles sont des « jeunes filles mauvais genre ». Au casino de Balbec, elles exhibent leurs mœurs dissolues, leur conduite indécente. Elles forment, elles aussi, une petite bande. Le narrateur les rencontre au sortir du casino : « [...] elles passèrent enlacées, ne cessant de s'embrasser, et arrivées à notre hauteur poussèrent des glossements, des rires, des cris indécents. »

## Destins croisés

Swann, sur le tard, est redevenu juif. Bloch, au contraire, va cesser de l'être. Son aspect oriental, à la fois pittoresque mais aussi grossier et maladroit, fera place à ce que Proust appelle le « chic anglais », apanage d'un Swann. Bloch va changer de nom ; il adoptera comme patronyme son pseudonyme d'auteur dramatique, Jacques du Rozier. Son « look » lui-même subira des transformations décisives. Ses cheveux, par exemple, ne seront plus frisés mais plats. Son nez busqué va disparaître, « comme semble presque droite, dit Proust, une bossue bien arrangée ». Bloch va porter un monocle. En un mot, il semble être devenu un autre Swann, dans le même temps où ce dernier, malade, a régressé vers un autre Bloch. Car Albert Bloch a accompli tout au long du roman une courbe ascendante, la même que la vie de Swann avait dessinée dans la préhistoire de la *Recherche*. À un détail près : son changement de nom. Le pseudonyme littéraire de Bloch, désormais son patronyme, est le quasi nom-lapsus de la *Judengasse* de Paris, comme M. de Charlus, bien informé, nomme la rue des Rosiers.

Henri Raczymow

*Marcel Proust. Du côté de la mère*, catalogue de l'exposition sous la direction d'Isabelle Cahn et Antoine Compagnon, coédition MahJ – RMN-GP.